

La rude écorce de la mer enferme une encre obscure.

Cette mer parsemée d'esquifs, dos tremblant hérissé comme un dos d'iguane, qui ne s'abandonne jamais au repos, remuant constamment ses décombres, au gré du flux et du reflux de mots d'ordre toujours contrariés, abandonnés sitôt donnés, emportés au vent de l'oubli.

Les ongles acérés des vagues, rythmant l'âpre besogne, viennent à bout, à force, d'une roche qu'on croit inflexible, à laquelle ne sont accordés ni pitié ni pardon.

Elle accepte pourtant, la mer, que l'on s'oublie en elle, dans la barque fragile du rêve. Comme une femme offre en geignant l'imposture de son plaisir et ses spasmes menteurs à celui qui sur elle ne pèse que du poids de son ombre.

Elle accepte aussi qu'on y fasse escale, comme on reprend haleine entre deux interminables baisers.

La mer se donne ainsi à qui veut bien la prendre. Cela ne dure qu'un instant. Le temps, dès que, une fois le désir repu, les mots d'amour s'évanouissent, essayant de se raccrocher aux planches pourries du sommeil.

Le temps de basculer, par-dessus bord, vers cette autre rive du ciel où l'on n'est plus qu'un ange aux ailes déchirées suspendu au-dessus de l'abîme.

C'était marée montante. La nuit.

Toutes deux transpirant dans cet effort précautionneux, qui n'appartient qu'à elles, de tirer jusqu'au ras des rives le drap empesé du sommeil.

On reste là, pelotonné dans le creux de l'attente. De quelque chose qui, sans visage, sans nom, se retrouve exilé quelque part, dans un repli de l'être, entre deux rocs noirs et spongieux, entre proche et lointain, dans ce qui, du dehors, du dedans, ne sait plus faire différence. Un quelque chose qui, pour tenir sa présence, n'est plus qu'une voix lente, accordée au glissé de l'écume et à la ralentie du cœur. Égarée dans les herbes nues du silence, un chuchotis qui cherche son issue.

On n'éprouve le temps, qui glisse lisse et vide, que comme une apaisée dépossession, une fêlure au bord de l'âme, une plaie indolore par où s'évade tout le bleu du ciel qu'on gardait en mémoire.

Il n'y a que le cri d'un oiseau, mouette ou goéland, dérivant dans l'obscur, la lointaine lueur d'un phare, pour nous rendre un instant le regard dont nos yeux embués nous séparent, nous défaire un instant de l'oubli de nous-mêmes. Nous renouer à la blessure de l'inconsolable et au froid pétrifiant des étoiles.

Il est cependant dur d'interroger la mer ainsi, pendant que le vent, comme il fait, reste sourd, et passe son chemin sans nous faire aucun signe.

Elle est ce qui frappe les rochers drus, pleins de creux et d'arêtes. Ce qui enlace, inassouvi, déchire, emporte la victoire, immole ses désirs sur l'autel des récifs. Corps intranquille qui gouverne le silence de son rythme implacable.

Éponge quand elle boit jusqu'au dernier rayon de lune, entre épaule et nuque du ciel, elle est couteau quand elle grince de toutes ses dents, fouille dans la chair des vents noirs, en consume le cœur, en disperse les cendres.

Elle est vieille, et pourtant se prétend toujours jeune. Elle se souvient de ses premiers pas sur le sable, soulignés par le violon malingre du vent parmi les arbres du rivage. Du premier élan du soleil, surgi d'un coquillage déposé sur un lit d'algues fraîches. De son corps dévêtu, offert, roulé dans une frénésie happée depuis les fonds. D'un plaisir monté aux nuages, transporté par l'excès des caresses.

Que sait-elle, au juste, de son destin ? De la mort progressive qui, elle aussi, la guette ? Amasse cette mousse grise à l'angle de ses lèvres.

Depuis ces jours sans âge, son amour a tourné en poison. Son sang n'est plus que lait caillé. Poursuivra-t-elle sans arrêt ces jeux dont personne n'ose se moquer ?... Personne pour lui dire : "Rhabille-toi, assez pour aujourd'hui !"

Peut-être sommes-nous aussi, quand se lèvent ces jours qui égarent, entre ce *trop tôt ou trop tard* ? Entre deux cris

de sternes. Entre deux gestes qui se fuient, deux bouches qui se cherchent. Entre ces deux voix qui, en nous, n'arrivent pas à se toucher et ne savent plus se répondre. Juste dans ce murmure du non-dit qui meurt et du non-dit qui va mourir... Ce désarroi, musique dans le noir, fêlure mince dans le temps où l'on aimerait se glisser, s'enfuir et disparaître, sans aucun espoir de comprendre.

Je n'ai, en cet instant, qu'à fermer les oreilles de la pluie pour écouter, avec les miennes, ce qui retient la mer dans son inconstance fébrile. Cette inusable obstination à vouloir enterrer sa plainte sous les cailloux de ses rivages.

Saura-t-elle jamais comment cicatriser un mot, un visage, un dessein, exprimer la jubilation explosive d'un arbre en fleurs, celle d'une gerbe sonore accordée aussi bien aux orages, aux vents, au foisonnement fébrile des herbes et à la nudité d'une voix si prompte à se dissoudre ?

En vérité, la pluie n'est rien. Ce qui importe c'est, au-delà de ce qu'elle voile et du ressassement des vagues, l'émergence d'un monde, la fugace saisie de ce qui, inlassablement, s'immerge en son apparition. Qui ne se nomme qu'hors les mots, si loin, dans l'obscur des replis de la langue. Et que les yeux ne peuvent regarder qu'en renonçant à voir.

Marcher, au bord de la falaise, entre bruyères et ajoncs. Vagues et vents ont décapé la roche, affouillé jusqu'au sang la pierre et mis à nu ses os. La pauvreté du lieu en fait un paysage de désolation, une lande hantée de fantômes.

N'était la mer en sa présence...

Alors que tout renvoie, ici, à l'incertitude d'être homme.

Je marche au bord de la falaise, et suis en vie puisque je marche, et m'étonne de cette vie qui marche vers sa mort.

Ne suffit-il pas cependant de marcher dans la simple lumière du jour, dans ce délaissement de soi que permet la coïncidence de l'âme et du corps, pour être intimement persuadé, autant que des gifles du vent, de la certitude éprouvante du monde ?

Dans ce pays d'une pensée où l'on revient, dans l'entrebâillement d'une aube qui floconne, le ciel est, au matin, ce livre d'or sur lequel sont inscrites les misères d'un arbre fruitier. Arbre qui porte, dans ses branches, les prières d'une kyrielle d'oranges, de figues ou de pommes, surprises entre deux baisers de soleil.

À la nuit qui s'en va, ce dernier n'adresse qu'un signe. Geste de celui qui, parvenu à mi-flanc de montagne, s'attaquant à ce qui persiste de neige, essuie sur ses paupières l'ombre légère d'un nuage.

Sous la peau fine du silence, on devine les veines du jour. Ce qui, en elles, ne finit pas de s'écouler, passe sans s'effacer, se confondant avec le défroissis de l'eau et, sur ses bords, avec la couleur de ses pierres.

Mais c'est aussi, comme en sourdine, une rumeur de bleu qui monte, dont on ne peut ni mesurer la profondeur, ni en définir l'origine. Un quelque chose qui égale, en son apparition, ce qui ne survient, d'une langue perdue, que dans l'embrasure de l'éphémère. Avant que la lumière ne l'efface.

Marée d'effroi, sollicitude étrange que je psalmodie seul.
Une injonction absurde consisterait à demander que l'on baisse les yeux comme on cherche à ramper sur le sable.

Maintenant un rideau se lève comme fait la pensée rêveuse, sur une terre aride, à la marge du puits.

Se lève sur les tremblements du corps et de l'âme, sur cette angoisse acide et trouble, ces heurts indescriptibles de l'esprit où s'avance l'Homme à tâtons, écoutant craquer tous ses os, comme pris dans les nœuds de ses propres ténèbres, seulement éclairé de l'éclat du malheur. Les yeux noirs de l'obscurité qui y règne au plus fort de la nuit comme du jour.

Entendez-vous, comme moi je l'entends quand la guerre étrangle le monde ?

Le choc des armes arrache encore des éclairs à la peur, des étincelles tristes à la nuit, une plainte, un gémissement aux bouches meurtries. Comme il escorte, sous un ciel muet, ces embarcations de fortune, surchargées de détresses humaines, qui chavirent en pleine mer et rejettent des corps sur des plages, des morts auxquels, le plus souvent, on renonce même à donner un nom.

Comment croire que le futur est une ville en ruines aux pierres consumées, rien qu'une Babylone aux terrasses détruites, aux jardins dévastés ?

Perdus entre lumière et honte, il nous faut vider tête et cœur, pour marcher à rebours vers l'aussi simple qu'une main qui se pose dans la paume de l'autre, vers l'aussi simple qu'un bruissement d'herbes, une source qui parle ou une clameur d'épervier.

Récurrence d'un rêve accablé. Rien d'autre qu'une traversée soudaine dans le noir où le bleu, un instant, se perd.

Regarde, le vent même a perdu de sa force. Écoute-le râler au lieu de souffler sur ce misérable tourment. Les faces des objets se couvrent désormais du salpêtre de la vergogne.

Le Père n'y peut rien.

Les oxydes ont tout balayé.

L'âme des arbres se refuse à vivre. Le corps affligé des forêts titube à travers le monde, de plus en plus, sans qu'on puisse compter ni séparer les moribonds d'entre ceux qui ne souffrent plus. Excédés, les nuages n'ont plus de plaintes à porter; ils quittent pour toujours le moulin de l'aurore.

Le sperme du soleil se faufile en vain dans l'intime des vagues.

Il n'y aura plus de sommeil, de brume, ni de rosée.

Il n'y a que le cri obsédant de la terre qui est seule dans l'univers et l'air n'est plus propice à la genèse.

Qui prendra la relève?... Les nébuleuses gazouillantes ont beau tourner sur elles-mêmes, se ramifier, digérer pour renaître dans les exhalaisons de l'infini, il n'y a dans cela ni opprobre ni compassion, rien qu'un parfum d'indifférence.

Le linge des larmes est essoré.

Imprimés dans la chair du chagrin, quelques cadavres vermoulus : ceux des hommes qui ont tenu bon jusqu'à la

fin. Le démon de la guerre les aura bien eus. Moins pourtant que celui de l'orgueil et de la convoitise. Bien moins encore que celui de l'Amour d'un Dieu, au visage vitriolé, aidé de ses cohortes d'anges exterminateurs.